



Montaigu et Pic du Midi à l'Est sous un ciel couvert

doises, parfois coupantes, qui plus est mouillées et glissantes. Nous remarquâmes un peu plus tard quelques isards bondissants, qui semblaient se jouer de toute difficulté.

Ce premier ressaut fut franchi avec une aisance que nous n'espérions pas lors de la première entrevue, grâce à une rimaille sur la gauche, ponctuée par des touffes d'herbes. Sur la nouvelle éminence, l'altimètre fit de nouvelles promesses de sommet encore plus alléchantes, mais nous soupçonnions désormais la suite, qui se présenta sans plus attendre sous la forme d'une brèche encore plus effroyable. Jean-Marc partant toujours en éclaireur, il nous fallut effectuer là à tour de rôle quelques acrobaties prudentes, afin de nous retrouver à nouveau dans le creux, à cheval entre deux précipices. Quel endroit peu rassurant pour baisser les bras et se dire «*bon, on s'en retourne !*»

Une grande dalle qui paraissait lisse s'avéra fort bien pourvue en prises, et genoux aidant (les tissus des pantalons adhéraient bien mieux que le caoutchouc de nos semelles boueuses !), nous nous hissâmes sans trop de difficulté sur l'avant-dernière cime. Car encore une fois, un gouffre nous séparait de l'Eden. Plus encore que l'ultime montée, dont nous devinions d'ores et déjà la stratégie, la descente la précédant, quasiment verticale, imposait la prudence. Nous jugeâmes raisonnable de nous encorder à ce moment là, mais tandis que nous attachions nos sangles, un violent nuage de crachin vint s'écorcher sur l'arête, masquant l'itinéraire que nous avions si bien repéré !

Quelques blocs de schiste mal engoncés dans cet édifice décidément brouillon, allèrent se fracasser une centaine de mètres plus bas, mais aucun d'entre nous ne commit de faux mouvement. Parvenus tous les cinq au pied de l'ultime ascension, nous eûmes à nous décaler vers la droite afin d'éviter une plaque lisse, grâce à une entaille permettant le passage des pieds. Le reste ne fut qu'un jeu d'enfant, à travers un empilement de blocs qu'il nous fut facile de grimper.

Un modeste cairn célébra la fin du Gabizos, et le ciel était à nouveau limpide. Au Sud se dévoilait un panorama en partie obturé par le Pic des Tourettes, masse rougeâtre, et par les nuages, qui laissaient cependant entrevoir la vallée d'Arrens

et le lac de Doublas. Nous déjeunâmes, et nous nous congratulâmes de cette sortie, qui, si elle avait présenté quelques risques par une pareille journée, est sans aucun doute idéale par temps sec. Pourtant, la preuve nous a une fois de plus été donnée que les météo hésitantes, si elles peuvent donner lieu aux pires déconvenues, réservent parfois aux plus persévérants les plus beaux spectacles.

La voie normale était en fait on ne peut plus aisée, constituée par un cheminement quasiment ininterrompu sur l'arête. Le schiste avait de nouveau laissé la place à un calcaire des plus blancs, presque crayeux, et rappelant celui de nos collines lot et garonnaises. Au niveau d'un large col, il nous fallut abandonner la crête pour nous diriger à nouveau vers la cabane, dans un large val herbeux dont les ondulations masquèrent par moment le cheminement le plus évident. Quelques marmottes dérangées sifflèrent notre passage.

Dans la cabane de Larue se trouvait un cahier poussiéreux, qui n'avait pas immédiatement attiré notre attention, mais qui faisait office de livre d'or. Des paragraphes plus ou moins divers y figuraient, allant des remerciements de randonneurs comme nous providentiellement hébergés, aux annotations des bergers eux même, du genre «*il faudra remonter les outils la prochaine fois*», ou «*Jeannot ne sera pas là mardi*». La dernière différait de toutes les autres, et était particulièrement émouvante. Il s'agissait d'un groupe, apparemment venu en pèlerinage une année après un accident survenu à l'une de leurs amies, au cours d'une escalade sur le Petit Gabizos. Ce petit hommage se concluait sur un extrait des paroles d'une chanson de Bernard Lavilliers. Il m'a paru bon de transmettre ce message, conformément aux aspirations de son auteur :

«*Te laisse pas avoir si t'es vivant, montre-leur, moi je dis, bats-toi.*»

Nous y ajoutâmes, comme tant d'autres, nos remerciements, ainsi qu'un petit résumé de notre sortie, heureusement plus succinct que ce présent texte. Un complément de déjeuner avalé, agrémenté de quelques verres et d'un café bien chaud, précéda la re-confection de nos sacs à dos, avant de nous diriger, pour ma part avec un certain retard (chaussettes oubliées à l'étage, après en avoir retiré l'échelle !), sur le sentier plongeant dans le cirque du Litor et sa route suspendue.



Jeux de lumière à l'Ouest et sur le Pic de Latte